

La latinité des tables n'est pas indigne du siècle où vivait Claude. Elle est sans doute inférieure à celle de Cicéron, de Tite-Live, de Tacite ; mais elle a des mérites qui lui sont propres. Quelquefois diffuse, elle rachète ce défaut par des expressions qu'on admirerait dans un écrivain de premier rang. Il y a de la majesté dans cette phrase : *Deprecor ne, quasi novam, istam rem introduci exhorrescat; sed illa potius cogitetis, quam multa in hac civitate novata sint et quidem statim ab origine urbis nostræ*. Celle-ci : *Quondam reges hanc tenuere urbem, nec tamen domesticis successoribus eam tradere contigit*, n'est-elle pas d'une construction irréprochable ? Ce passage, dans lequel Claude montre en perspective l'étonnante grandeur de la domination romaine : *Jam si narrem bella a quibus cœperint majores nostri et quo processerimus, vereor ne nimio insolentior esse videar et quæsisse jactationem gloriæ prolati imperii ultra Oceanum* ; ce passage n'a-t-il par l'ampleur et l'élévation convenable à la chose qu'il annonce ? Peut-on rendre plus clairement, plus fortement, en termes plus corrects, cette exclamation dictée par un sentiment de prudence ? *Tempus est jam, Ti. Cæsar Germanice, detegere te patribus conscriptis quo tendat oratio tua ; jam enim ad extremos fines Gallie Narbonensis venisti*. Et cette expression : *centum annorum immobilem fidem*, une foi immobile de cent années, est-elle dépourvue d'élévation, de sublimité même ? Nous pourrions ajouter quelques autres citations ; celles qui précèdent nous paraissent suffire à notre but, et nous avons hâte d'arriver aux considérations morales.

Ce qui distingue le discours de Claude, c'est une intelligence de la politique de Rome et des causes de son agrandissement dans le monde. Il sait que l'unité seule peut conserver l'empire, œuvre laborieuse des siècles.